

La malédiction des colombes



En 1896, mon grand-oncle, l'un des premiers prêtres catholiques de sang indien, lança un appel à ses paroissiens pour qu'ils se retrouvent à l'église St. Joseph le cou ceint d'un scapulaire et munis de leur missel. De là, ils iraient parcourir les champs en un long rang ondoyant, et à chaque pas chasseraient les colombes à coups de bruyantes prières. Ses ouailles s'étaient mises à la charrue et cultivaient la terre aux côtés des pionniers allemands et norvégiens. Ces gens-là, contrairement aux Français qui se mêlaient à mes ancêtres, montraient très peu d'intérêt pour les femmes indiennes et ne se mariaient pas avec elles. À vrai dire, les Norvégiens ignoraient tout le monde sauf les leurs, et entretenaient un véritable esprit de clan. Mais les colombes dévoraient leurs récoltes tout autant.

Quand les oiseaux arrivèrent en masse, Indiens et Blancs allumèrent de grands feux et s'efforcèrent de les rabattre dans des filets. Les colombes picorèrent les semis de blé, le seigle, et commencèrent à s'attaquer au maïs. Elles dévorèrent les pousses des fleurs nouvelles, les bourgeons des pommiers, les feuilles rudes des chênes et même la balle de

l'année passée. Les colombes étaient dodues, et délicieuses fumées, mais on pouvait tordre le cou à des centaines ou des milliers d'entre elles sans obtenir de diminution visible de leur nombre. Les maisons de perches et de torchis des Metis et les cabanes en écorce des Indiens s'affaissaient sous le poids des oiseaux. Qui étaient rôtis, brûlés vifs, apprêtés en tourtes, en ragoûts, mis au sel dans des tonneaux, ou assommés à coups de bâtons et laissés là à pourrir. Mais ceux qui étaient morts ne faisaient rien d'autre que nourrir les vivants, et chaque matin quand les gens s'éveillaient c'était au bruit des grattements et des battements d'ailes, des susurrations murmurantes, de l'affreux babil roucoulant, et à la vue, pour ceux dont les carreaux étaient encore intacts, des douces et curieuses têtes de ces animaux.

Mon grand-oncle avait hâtivement fabriqué des treillis de branchages pour protéger les vitres de ce qu'on appelait, pompeusement, le presbytère. Dans un coin de cette cabane d'une seule pièce, son frère cadet, qu'il avait sauvé d'une vie de liberté excessive, dormait sur un grabat de branches de sapin et un matelas bourré d'herbe. C'était le lit le plus moelleux dans lequel il ait jamais couché, et le jeune garçon ne voulait pas le quitter, mais mon grand-oncle lui jeta des habits d'enfant de chœur et lui dit de briquer le chandelier qu'il porterait dans la procession.

Ce garçon deviendrait le père de ma mère¹, mon Mooshum. Seraph Milk était son nom de baptême, et comme il vécut au-delà de cent ans, j'étais présente et je

1. Voir la généalogie détaillée des personnages en fin de volume. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

devais avoir à peu près onze ans à l'époque où il raconta encore et encore l'histoire du jour le plus mouvementé de sa vie, qui commença par sa tentative pour vaincre la malédiction des colombes. Il était assis sur une chaise en bois, entre notre première télévision et la petite niche d'étagères à livres pratiquée dans le mur de notre maison appartenant au gouvernement, sur le lotissement de la réserve affecté au Bureau des Affaires indiennes. Mooshum nous racontait qu'il entendait le grattement des colombes grim pant partout sur les écrans de branchages que son frère avait fabriqués. Il redoutait le trajet jusqu'aux cabinets extérieurs, où quantité d'oiseaux s'étaient embourbés dans l'ordure, sous le trou, et lançaient des cris de désespoir stridents qui poussaient leurs semblables à se jeter contre la cabane pour tenter de les sauver. Pourtant, il n'osait aller se soulager nulle part ailleurs. Alors, dans des voltigements d'ailes, en traînant les pieds pour ne pas leur marcher sur les pattes ni sur le dos, il se rendait aux cabinets et s'acquittait de ses besoins les yeux clos. En repartant, il barrait bien la porte pour éviter que d'autres colombes ne se laissent prendre au piège.

La grande scène des cabinets, toujours la première dans cette journée mouvementée, fourmillait du genre de détails que mon frère et moi trouvions intéressants. Les cabinets extérieurs, que nous connaissions bien même si à présent nous avons des sanitaires, et l'horreur de la mort des oiseaux par déjections, ainsi que d'autres éléments du début de l'histoire, nous captivaient. À la maison, Mooshum était notre divertissement favori, après la télévision. Mais notre père avait démonté et caché les boutons du poste. Malgré nos efforts constants nous ne